

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/  
Couverture de couleur

Covers damaged/  
Couverture endommagée

Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Cover title missing/  
Le titre de couverture manque

Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur

Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Additional comments:/  
Commentaires supplémentaires:

Coloured pages/  
Pages de couleur

Pages damaged/  
Pages endommagées

Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées

Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Pages detached/  
Pages détachées

Showthrough/  
Transparence

Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression

Continuous pagination/  
Pagination continue

Includes index(es)/  
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/  
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/  
Page de titre de la livraison

Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison

Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>

# L'Album Musical

A. FILIATREULT & CIE, EDITEURS

CHS LABELLE, REDACTEUR

NUMERO 7

MONTREAL, JUILLET 1883

VOLUME II

L'ALBUM MUSICAL, est un journal de musique et de littérature musicale qui paraît tous les mois.

Chaque numéro contient 16 pages de musique et 8 pages de texte.

Musique d'orgue et de piano. Romances, chansons et chansonnettes des meilleurs auteurs. Chants d'église pour chœurs et solistes.

Prix d'abonnement \$3.00

Un numéro échantillon est envoyé sur demande moyennant 25 cents.

On peut s'abonner à notre journal chez M. A. J. Boucher, marchand de musique de la rue Notre Dame, qui est notre seul agent autorisé à Montréal ou en s'adressant à nos bureaux.

Les propriétaires de l'ALBUM MUSICAL se chargent aussi de la composition typographique de toute œuvre musicale.

A. FILIATREULT et Cie.

8 Rue Ste Thérèse,

Montréal.

## LE SOLFÈGE

On a souvent parlé de l'importance du solfège ; des musiciens compétents ont crié sur tous les tons que le solfège était la base essentielle de toute étude musicale, et cependant on n'est pas plus avancé relativement à cette branche de l'enseignement qu'on ne l'était il y a vingt ans ; c'est toujours la même apathie, toujours la même indifférence coupable.

Nous croyons pouvoir dire que ce triste état de choses est dû en grande partie à ce que l'on ignore totalement ce que c'est que l'étude de la musique. On confond généralement deux choses bien différentes et pour la plupart des gens, apprendre la musique et apprendre à exécuter la musique, c'est absolument la même chose. Une jeune fille étudie le piano, *elle apprend la musique* ; un jeune homme travaille le violon, *il apprend la musique*, un élève prend des leçons de chant, *il apprend la musique*. Ceci est une déplorable erreur, car qu'on le sache une fois pour toutes ; on peut savoir chanter, jouer du violon ou du piano sans savoir la musique, de même que l'on peut savoir la musique sans jouer du violon ou du piano. On nous permettra cependant de faire observer ici qu'on ne devrait jamais jouer du piano ou du violon sans savoir la musique.

L'étude de la musique est absolument comme l'étude d'une langue ; et on peut établir trois degrés d'instruction musicale qui se rapportent à la lecture, à la grammaire et à la rhétorique dans l'étude des langues.

Pour bien faire saisir notre pensée nous ne saurions mieux faire que de citer ici ce que dit le célèbre professeur Wilhem au commencement du guide complet de sa méthode : " Quelques personnes, peut-être, ont des idées encore peu arrêtées sur l'ensemble des études de la musique et sur

les limites des diverses parties dont ces études se composent.

Il y a loin, sans doute, d'un musicien obscur, simple ménétrier de village, au compositeur illustre dont l'Europe admire les productions ; mais enfin, ce qu'ils savent se rattache au même art ou à la même science, et ils touchent les anneaux extrêmes de la grande chaîne des connaissances musicales.

Quelles sont donc, en musique, les divisions rationnelles de l'enseignement complet ? Nous les croyons indiquées par les trois énonciations générales qui caractérisent trois degrés d'instruction, dans l'étude des langues, savoir :

1. *Lecture courante et récitation intelligente*, (c'est aussi la LECTURE MUSICALE ou l'exécution vocale et instrumentale à vue des signes écrits, ou de mémoire.

2. *Connaissance du rapport grammatical des mots et des règles syntaxiques du langage* (c'est la GRAMMAIRE MUSICALE qui traite de la construction mélodique et harmonique de la phrase musicale, et qui fait connaître les règles de la succession logique des accords ; )

3. *Applications des règles de la grammaire aux formes variées du discours et lois du goût sur l'emploi de ces règles et de ces formes* (c'est la RHÉTORIQUE MUSICALE qui, outre les applications de la science harmonique aux études du contre-point et aux formes classiques de la *fugue*, du *canon*, etc., comprend la *composition* proprement dite et la *poétique musicale*.)"

En lisant attentivement les quelques lignes qui précèdent on comprendra ce que c'est que l'étude de la musique et on finira peut-être par se convaincre que ceux que l'on peut appeler *musiciens* au Canada sont bien plus rares qu'on ne le croit généralement.

Le premier degré de l'instruction musicale consiste donc dans la lecture à vue, et c'est ce premier degré qui fera le sujet de cet article.

" Pour savoir lire une langue, continue l'auteur cité plus haut, il ne suffit pas d'en connaître les caractères isolés, il faut encore pouvoir former les articulations vocales indiquées par les divers assemblages de ces caractères. De même la véritable *lecture musicale* exige l'émission des sons musicaux et c'est ce qu'on appelle ordinairement *exécution musicale*.

Aucun intermédiaire ne saurait exister entre chanter juste et chanter faux ; il ne doit pas y avoir plus *d'à peu près* dans la lecture musicale que dans la lecture littérale et d'un côté comme de l'autre, la décomposition des difficultés amène un résultat semblable. Les élèves doivent lire cou-

ramment et nettement dans les livres ; il faut qu'ils sachent solfier ou chanter de même. "

L'étude du solfège est donc bien importante et on ne devrait jamais commencer une éducation musicale sans débiter par là. L'enfant ne court pas avant de marcher. L'élève d'arithmétique ne commence pas à apprendre les mathématiques spéciales par les logarithmes ou le binôme de Newton. Commençons par le commencement et tout ira bien.

Quelques professeurs (?) de piano plus ou moins consciencieux vous diront peut-être que le solfège n'est bon que pour les chanteurs. Laissez ces gens à leur ignorance ou à leur mauvaise foi et pénétrez vous bien de cette vérité incontestable ; la pratique du *solfège* est *indispensable* aux progrès de la musique. Ne craignez pas de faire une dépense inutile en donnant à votre fils ou à votre fille un professeur de solfège. Le temps consacré à ces études préparatoires sera bientôt regagné dans la suite par la rapidité avec laquelle l'élève avancera. Seul, le solfège qui prépare l'éducation de l'oreille, apprendra aussi à l'instrumentiste si la note qu'il doit créer a bien l'intonation exigée. C'est encore lui qui donnera à l'élève une exécution uniforme se soutenant toujours au degré de la force acquise.

Le grand Robert Schumann dit dans un de ses ouvrages en parlant aux élèves de piano :

" Il faut que vous puissiez non-seulement jouer vos morceaux, mais que vous soyez capables de les *solfier sans piano* ; que votre imagination soit cultivée au point de retenir aussi bien l'harmonie donnée à une mélodie que la mélodie elle-même. "

Et plus loin : " Tâchez, même si vous n'avez pas une bonne voix de chanter à première vue, sans l'aide du piano ; par ce moyen, votre *oreille musicale se perfectionnera continuellement*. "

Il s'agit ici d'élèves de piano et l'opinion de Schumann vaut bien suivant nous celle des professeurs (?) dont nous parlions il y a un instant.

De plus si l'élève apprend bien son solfège avant de se livrer à l'étude du chant, du piano ou de tout autre instrument, cette étude lui sera beaucoup plus facile et beaucoup plus agréable. Il n'aura plus guère à s'occuper que du mécanisme et encore une fois ses progrès seront infiniment plus rapides.

Si l'on avait toujours procédé de cette manière au Canada, nous serions peut-être plus avancés que nous ne le sommes. Des centaines et des centaines de nos compatriotes ont étudié pendant des années et combien comptons nous de musiciens parmi eux ? A peine quatre ou cinq ! Quelle en est la cause ? C'est que les éléments de la musique leur sont presque entièrement inconnus, c'est que l'enseignement pêche par la base.

Les professeurs sont bien un peu coupables, mais les parents le sont bien davantage. Il faut que l'enfant joue tout de suite telle valse ou telle polka et vite on la fait asseoir au clavier. Si le professeur s'y objecte, c'est un ignorant et

on ira en voir un autre qui se prêtera plus facilement à ce caprice insensé. Pas de précepte élémentaire de musique, pas de solfège, on n'a pas besoin de cela, c'est du temps perdu ! Du doigté, encore du doigté et toujours du doigté ! Pauvres fous ! !

D'un autre côté, il est tout simplement ridicule de voir la manière dont s'enseigne la musique dans nos maisons d'éducation, couvents ou collèges. Sur cinquante élèves qui sortent de ces institutions avec tous les degrés possibles ou impossibles, vous n'en trouverez pas cinq qui pourront vous dire en quel ton ils jouent ou ils chantent. Parlez leur du mode mineur ou du mode majeur et ils vous regarderont avec de grands yeux étonnés absolument comme si vous leur parliez chinois ou algonquin. Pourquoi cela ? C'est qu'ils n'ont jamais étudié que le mécanisme et le doigté et qu'ils ignorent le premier mot des éléments de la musique. Pauvres élèves ! Pauvres parents !

Ne serait-il pas temps de remédier à cet état de choses et qu'y a-t-il à faire pour cela ?

Il nous faut l'étude du solfège, telle qu'on l'entend en France, c'est-à-dire l'étude qui comprend " la connaissance de l'échelle musicale, du nom des figures, de la valeur des notes et de leur rapport entre elles, des silences, du système des clefs et de leurs différentes figures, du nombre et du rôle des accidents, celle des intervalles et de leurs renversements, des formes de la gamme majeure et mineure, des tons divers et de leur caractère constitutif ; l'étude de la mesure et de ses innombrables modifications, du rythme, de la transposition, des signes d'expression et de l'exécution, etc. "

Nous répétons aujourd'hui ce que nous disions l'année dernière, il nous faut l'étude du solfège dans les écoles, dans les couvents, dans les collèges ; et le grand point c'est qu'il soit enseigné d'une manière intelligente et raisonnée.

Que les membres du Conseil de l'instruction publique mettent l'étude du solfège sur le programme de l'enseignement des écoles modèles et ils auront rendu un grand service à l'art musical au Canada.

Le 5 de juillet courant, les "Montagnards Canadiens" donnaient, sous la direction de leur excellent chef M. Arthur Renaud, un fort joli concert au bénéfice du Rev. Père Voisin missionnaire d'Afrique.

Ces messieurs font d'étonnants progrès, et nous sommes heureux de constater que les quelques hésitations que nous avions remarquées chez eux la première fois que nous les avons entendus, avaient complètement disparu pour faire place à un ensemble et à une précision réellement admirables. Les chœurs très bien choisis que comportait le programme furent exécutés de manière à faire honneur à cette intéressante société.

\*\*\*

Nous attirons spécialement l'attention de nos lecteurs sur l'annonce du grand festival de Québec que nous publions aujourd'hui.

## M. BLAIN DE ST-AUBIN

Les journaux quotidiens du 9 de juillet courant annonçaient la mort de M. Emmanuel Blain de St-Aubin traducteur à la chambre des Communes. Les lecteurs de *L'Album Musical* partageront les regrets que nous a causé la perte de M. Blain. Ils ont pu apprécier son talent littéraire si varié, et les aptitudes musicales qui le distinguaient.

« Depuis plus de vingt-cinq ans qu'il était au Canada, M. Blain a éparpillé dans une foule de journaux et de revues ses chroniques, ses vers et ses chansonnettes si vives, si animées, que l'on entendra encore longtemps dans nos salons. Il a su donner à ces productions légères de son esprit un tour charmant et un accent de franche gaieté gauloise.

A son arrivée à Québec, M. Blain fut nommé professeur de français des enfants de lord Monk, alors gouverneur du Canada. Il entra vers 1865 au bureau des traducteurs français. Connaissant parfaitement l'anglais, très maître de sa langue, M. Blain était un de nos rares traducteurs de mérite. Sous sa plume exercée, l'anglais ne prenait pas une tournure iroquoise, et n'affichait pas une série de contresens comme cela ne se voit que trop souvent dans les traductions, surtout dans les journaux.

M. Blain n'avait que 48 ans lorsque la mort est venue le saisir, juste au moment où il touchait à la réalisation d'un projet qui lui promettait de longues années de bonheur à lui et à son intéressante famille, à laquelle nous offrons nos sincères condoléances. »

— *L'Opinion Publique*

## PRIX DE ROME

L'Institut, réuni en séance solennelle, sous la présidence de M. Charles Gounod, avec MM. Guillaume et le vicomte Delaborde comme assesseurs a entendu les cantates des concurrents au prix de Rome.

On sait que le poème de cette année avait pour titre : le *Gladiateur*, et pour auteur M. Emile Moreau, qui vient de remporter, à la Comédie-Française, avec l'a propos *Cornélie et Richelieu*, un petit succès littéraire d'excellent aloi.

Vers cinq heures, l'audition était terminée. On a constaté avec plaisir et quelquefois avec une certaine hilarité le zèle tonitruant de quelques chanteurs, qui ne voulaient rien laisser perdre au jury des mérites de leurs auteurs respectifs.

Le prix de Rome a été décerné à M. Paul Vidal, élève de M. Massenet, qui avait remporté déjà le deuxième grand prix en 1881.

C'est un jeune homme d'une vingtaine d'années que le Conservatoire, où il remplit les fonctions d'accompagnateur dans la classe d'opéra, a comblé de récompenses,

Toulousain, comme MM. Gailhard, Capoul et Salvayre, M. Paul Vidal a l'air d'un jeune étudiant allemand, blond et rose, avec une petite moustache blonde naissante et un binocle sur ses yeux bleus.

Sa cantate, d'une facture très savante, a été interprétée par Mlle Lureau, M. Giraudet et M. Van Dyck, un descendant du peintre célèbre.

Au dernier moment, M. Warot s'étant trouvé empêché, un ami de M. Paul Vidal, qui possède une voix magnifique sans en faire profiter le public, a bien voulu prendre la place de M. Warot.

Et voilà comment M. Van Dyck a chanté devant l'Institut et remporté, d'ailleurs, un fort joli succès.

Le second grand prix a été remporté par MM. Debussy, élève de Guiraud, et René, élève de M. Léo Delibes.

La cantate de M. Debussy avait pour interprètes Mme Krauss, le ténor Muratel, élève du Conservatoire, et M. Taskin,

Celle de M. René a été chantée par Mme Caron, MM. Talazac et Belhomme.

Comme nous l'avions fait prévoir, la séance de cette année a été fort intéressante.

## CURIOSITES MUSICALES

Je n'ai pas l'intention de parler longuement des effets merveilleux que l'on raconte de la musique des anciens. Je me réserve d'en faire, un peu plus tard, l'objet d'une petite dissertation, où j'espère démontrer que ces miracles acceptés trop facilement et embellis par l'imagination de quelques auteurs, perdent tout leur merveilleux dès qu'on se donne la peine de réfléchir sur les circonstances dans lesquelles ils se sont produits.

Je vais seulement citer quelques exemples pris au hasard. Ici c'est Terpandre qui, par le pouvoir de ses sons, apaise une sédition qui avait éclaté chez les Lacédémoniens. C'est Solon qui, en chantant une ode aux Athéniens, relève leur courage et les décide à aller reprendre Salamine dont les Mégariens s'étaient emparés. C'est Pythagore qui, voyant un jeune homme ivre et fou de jalousie sur le point de mettre le feu à la maison de sa maîtresse, lui rend tout à coup le calme, en ordonnant à une musicienne de jouer sur sa flûte un air tendre. Là, c'est Empédocle qui, par les sons de sa lyre, arrête la fureur d'un fils prêt à commettre un parricide. Enfin, c'est Thimothée qui excite la fureur d'Alexandre par le mode *Phrygien* et le calme instantanément par le mode *Lydien*.

Je m'arrête ici pour raconter un fait qui me paraît le plus extraordinaire parmi ceux dont l'histoire fait mention. Ceci se passait dans le dixième siècle.

Al-Farabi, philosophe et musicien arabe, revenant du pèlerinage de la Mecque, s'arrêta à la cour de Seifédoulet, sultan de Syrie, au moment où ce prince avait réuni un certain nombre de savants pour conférer sur les sciences. Al-Farabi était un génie heureux et l'un de ces hommes universels qui pénètrent dans toutes les sciences avec une égale facilité. Invité à prendre part aux travaux de la conférence, notre philosophe parla avec tant d'éloquence et une telle profondeur de raisonnement qu'il réduisit tous les docteurs au silence.

Le sultan, pour recréer l'assemblée, fit venir des musiciens ; Al-Farabi se joignit à eux et accompagna sur le luth avec tant de délicatesse et de talent qu'il excita l'admiration de tous les spectateurs. Le sultan émerveillé l'ayant prié de faire quelque chose de sa composition, cet habile

musicien tira de sa poche une pièce d'un caractère fort enjoué, la fit chanter et l'accompagna avec tant de force et de vivacité que les auditeurs, passant successivement par tous les degrés de la gaieté, finirent par se tordre dans un accès de fou rire. Après quelques instants de repos, Al-Farabi fit chanter une autre pièce dont les accents étaient si tendres et si touchants que bientôt toute l'assemblée se mit à fondre en larmes.

Enfin, pour clore la séance, il exécuta une troisième pièce si superlativement soporative que bientôt des ronflements sonores succédèrent à la musique, toute l'assistance ayant succombé au plus profond sommeil.

Voilà, je crois, les plus merveilleux effets de la musique des anciens que l'histoire nous ait conservés, et j'avoue que je ne connais rien de plus fort.

Al-Farabi fut assassiné dans un bois de la Syrie en 954 de Jésus-Christ,

Théophile LEMAIRE.

### ACCORD, JUSTESSE.

Le manque de *justesse* des instruments est souvent la seule cause de la non-réussite des sociétés se présentant dans un concours.

Combien de fois n'avons nous pas entendu reprocher aux membres du jury leur trop grande sévérité. Mais aussi combien de fois avons-nous lu dans leurs appréciations *manque complet de justesse*. Il faut que les sociétés se pénétrant bien de l'importance de cette observation qui suffit à retirer tous les charmes d'une audition musicale. Est-il donc si difficile de vaincre cette petite difficulté ? Nous ne le pensons pas, et Messieurs les directeurs seront certainement de notre avis après la lecture de ce petit article dédié aux sociétés instrumentales.

Les instruments de musique (cuivre) ont des *pompes* correspondant à chacun des pistons, plus la pompe d'accord général.

On n'ignore pas que la température a une assez grande influence sur le métal des instruments, qui baissent à une température froide et montent à la chaleur. Il est donc prudent, avant de commencer une répétition, d'*échauffer* l'instrument en préluant quelques instants à l'avance. C'est ici le moment de repasser rapidement ses gammes d'étude (les plus difficiles sont les meilleures), préparant convenablement les doigts aux difficultés qui peuvent les attendre. La note de l'accord général est *do* pour les instruments en *si bémol*, équivalant aux *sol* des altos et cors *mi bémol*—*si bémol* des trombones en *ut*—*la* de la petite flûte en *ré bémol*.

Cette première note est demandée à un instrument non susceptible de beaucoup varier ou le *plus bas* de tous. Cette dernière recommandation à cause de la facilité plus grande qu'ont les autres instruments à descendre leur diapason. En vertu de ce principe que le son d'un instrument est plus grave suivant la longueur de ses différents tubes (ou *coulisses*) les exécutants tireront plus ou moins la pompe d'accord général si leur diapason est trop élevé, et devront la pousser s'il est plus bas que celui de l'instrument-type choisi pour donner le premier la note d'accord. C'est naturellement au directeur à discerner avec soin la différence de diapason, et c'est aussi lui qui doit régler convenablement les pompes d'accord général pour obtenir, par chaque famille d'instruments, l'*unisson* le plus rigoureux.

Mais cette opération n'est que le prélude de ce qu'il faut faire pour arriver à l'accord désiré de toutes les notes des divers instruments. Cet accord doit être terminé complètement par catégorie d'instruments avant de continuer à un

autre. C'est le moment d'employer les trois coulisses des pompes se rapportant à chacun des trois pistons, qu'il faut manœuvrer de manière à obtenir un son bien identique en donnant les notes suivantes : *mi* (première ligne) premier et deuxième pistons ou avec le dernier seul.

Les *la*, *do dièze*, *mi* (du haut) s'exécutant aussi avec les deux premiers pistons, devront après le *mi* (du bas) accordé, donner également le même son avec le dernier piston seul.

Le *sol* (deuxième ligne), à vide, doit être le même qu'avec les premier et troisième pistons.

Le *si naturel* (troisième ligne), deuxième piston, doit être le même qu'avec les premier et troisième pistons.

Le *ré* (quatrième ligne), premier piston, doit être le même qu'avec les premier et troisième pistons.

Le *sol* (du haut), à vide, se donne aussi avec la fourche des premier et troisième doigts.

(Nous appelons l'attention des directeurs sur ces deux dernières notes, généralement défectueuses.)

L'opération n'est pas encore à sa fin, et il est bon de faire entendre par toute la même catégorie d'instruments, et avec la valeur d'une ronde, les accords majeurs de : *do* (*do*, *mi*, *sol*, *do*) ; *ré* (*ré*, *fa dièze*, *la*, *ré*) ; *mi bémol* (*mi bémol*, *sol*, *si bémol*, *mi bémol*), mettant en jeu les trois pistons.

Voilà donc les bugles, altos, cors, etc., bien d'accord entre eux. On peut encore y ajouter cette dernière épreuve bien concluante, consistant à faire entendre *simultanément* une quinte juste, d'une perception accessible à toutes les oreilles, même peu exercées. Établissons notre comparaison avec la catégorie des *altos* et *cors*. L'un d'eux donne *sol* (deuxième ligne), pendant que le voisin soutient le *ré* (quatrième ligne) ; ce dernier reprend la note *sol* du premier pour l'éprouver avec le *ré* (quatrième ligne), donné par un troisième alto, etc.

Cet exercice fait séparément dans toutes les classes d'instruments, avec d'autres quintes justes : *fa*, *do* ; *ré*, *la* ; *mi*, *si*, etc., achèvent le complet accord, et le directeur peut alors entreprendre avec fruit l'étude de l'œuvre qu'il a préparée pour la répétition. Ajoutons, pour mémoire, que les directeurs consciencieux, se rendant bien un compte exact du rôle énorme dévolu à la justesse, commandent encore l'exécution des trois accords majeurs cités plus haut, par l'*ensemble* des instruments en *si bémol* : clarinettes, pistons, bugles, barytons, basses, contrebasses ; en *mi bémol* : petites clarinettes, altos, cors, trompettes, bombardons ; et en *ut* : trombones, et finalement quelques accords parfaits majeurs, tels qu'en *ut* pour tous les instruments en *si bémol* équivalant à celui de *sol* pour ceux en *mi bémol* correspondant même à celui de *si bémol* pour les trombones en *ut*, de manière à rendre un grand unisson par tous les instruments composant la Société.

Mais ces moyens de régler l'accord nous semblent bien longs, allez-vous dire ? Détrompez-vous. Il est évident que la première expérience ainsi faite demandera quelque peu de temps ; mais il y aura de suite une différence à la seconde, pour peu que les exécutants remarquent à quels points sont arrêtées les pompes de leur instrument. Cet accord tant souhaité serait certainement plus tôt établi avec des instruments sortant de la fabrique d'un même facteur, et il est à regretter que le nombre des Sociétés ainsi fournies soit tant restreint. Il faut bien, pour les autres qui ne sont pas dans ces conditions, trouver quelque procédé leur permettant de jouer *juste*, et il est certain qu'avec les excellentes précautions indiquées, la justesse devra être parfaite, surtout si dans un concours ou sortie quelconque, les exécutants prennent le soin de ne pas abandonner leurs instruments au soleil qui les fera monter, ou à la pluie abaissant leur diapason. "Paris vaut bien une messe," disait Henri IV. La justesse vaut bien dix minutes d'accord, condition indispensable d'une bonne exécution, d'où peut dépendre quelquefois l'existence d'une Société. Félix Boisson.

## GRAND FESTIVAL DE QUÉBEC

Une grande démonstration musicale, comme il n'en a pas encore été donnée à Québec, aura lieu au *skating rink*, rue St. Louis, les 3 et 4 octobre prochain.

Pour cette circonstance exceptionnelle, l'organisation s'est assurée, moyennant une dépense énorme, le concours de plusieurs célébrités musicales étrangères.

Les artistes dont les noms suivent, cantatrices, chanteurs et instrumentistes, se sont engagés sous contrat, à prendre part à cette célébration :

Mlle Emma S. Howe (de Boston)—Soprano, Carrie Foster McLellan (de N. Y.)—Mezzo-Soprano, Emily Winant (de New-York.)—Contralto.

M. Karl Formes (de New-York.)—Basse, Alfred DeSeve (de Boston)—Violoniste, Wm. H. Sherwood (de Boston.)—Pianiste, Signor Alessandro Liberati (de N. Y.)—Cornettiste.

A ces artistes d'un talent incontestable et d'une réputation justement méritée, doivent se joindre les sociétés chorales et instrumentales de Québec, sous la direction de M. Joseph Vézina.

Au nombre des morceaux d'ensemble qui seront exécutés par les Sociétés réunies se trouvent le "Chœur des enclumes," de l'opéra "Le trouvère," de Verdi, avec enclumes et canons ; le "Chant national," et "Dieu sauve la reine," avec accompagnement par tous les corps de musique, et une batterie de huit canons, servis par les artilleurs de la batterie A, avec la bienveillante permission du Lt-Col. Cotton et des Officiers de la batterie, du Lt-Col. C. Lindsay et des officiers de la B. C.

L'organisation fait en ce moment des démarches actives pour assurer l'éclairage de la salle au moyen de la lumière électrique et tout fait présager le succès de ces démarches.

## AUX MAÎTRES DE POSTE

Nous prions les maîtres de poste de voir à ce que notre journal soit délivré à qui de droit. Chaque mois l'*Album Musical* est adressé soigneusement et expédié régulièrement à tous nos abonnés.

Malgré cela plusieurs personnes se plaignent de ne pas recevoir leur journal. Comment cela se fait-il ? Nous n'en savons rien, mais nous donnons aujourd'hui avis à MM. les maîtres de poste que nous allons tâcher d'éclaircir ce mystère et nous y réussissons.

Nous accusons réception avec plaisir d'une romance qui vient de paraître à Québec. Les paroles de cette romance intitulée "Blanche te souvient-il ?" sont de M. J. B. Caouette et la musique est de M. E. Vincelette. MM. Bernard & Allaire, les populaires marchands de musique de Québec en sont les éditeurs et nous les prions d'accepter nos plus sincères remerciements pour ce gracieux envoi.

\* \* \*

Un orchestre de plus de cent musiciens a exécuté, le 14 juillet, place de la Bourse, la marche nationale *Belfort*, de E. Fischer.

## DE TOUT UN PEU

Le 23 courant, le *Trois-Rivières* laissait son quai vers les 8½ h. du soir pour une excursion dans le bas du fleuve.

Cette excursion organisée au bénéfice de l'Harmonie de Montréal a été un succès sous tous les rapports. Société excessivement bien choisie, clair de lune superbe, musique délicieuse, tout concourait à en faire une soirée charmante, et nous sommes heureux d'offrir nos plus sincères félicitations au jeune et habile chef M. Edmond Hardy.

\* \* \*

Le "Cercle Gounod" dont nous avons dit un mot dans notre dernier numéro, a commencé ses répétitions régulières, et il est maintenant prêt à prendre des engagements soit pour concerts, soit pour messes de mariage, messes de *requiem*, etc., etc. S'adresser au bureau de l'*Album Musical*, No 8 Rue Ste Thérèse.

\* \* \*

De l'*Orphéon*

Notre confrère Oscar Comettant vient de publier l'acte de naissance d'Auber, qu'il a copié sur le registre des baptêmes de la paroisse Saint Julien de Caen, déposé à la maison de cette ville. Voici ce curieux document :

"L'an mil sept cent quatre-vingt-deux, le mercredi trente janvier, nous, curé soussigné, avons baptisé un fils né d'hier du légitime mariage de Jean-Baptiste-Daniel Auber, officier des chasses du Roy, et de Françoise-Adelaïde Esprit Vincent, demeurant à Paris, aux petites écuries du Roy, faubourg Saint-Denis à Paris, paroisse Saint-Laurent, lequel a été nommé Daniel François-Esprit par Daniel Auber, peintre du Roy, assisté de Françoise Sophie Vincent ; le dit parrain représenté par Jean-Baptiste Normand, et la *ditte marreine* par Marie Duclos, qui ont conjointement signés avec nous. Signé : Jean-Baptiste Normand, Duclos, Bunouf, Custos, Desbordeaux, curé de Saint-Julien."

Il résulte de cette pièce qu'Auber est bien né en 1782 et non en 1788, comme le croyait, ou plutôt le disait lui-même, l'illustre auteur de la *Muette*.

\* \* \*

M. Audran a signé avec les Nouveautés un traité par lequel il s'engage à faire, durant l'année 1883-84, la musique d'un opéra-comique.

Mais le compositeur se trouve encore, dit-on, lié avec M. Cantin.

L'engagement qui le lie à celui-ci porte que M. Audran donnera, à l'exclusion de tout autre théâtre, quatre ouvrages aux Bouffes.

Notre musicien se figurait qu'il s'agissait de quatre années, lesquelles sont en effet expirées ; mais la *Mascotte* a tenu deux ans et, par suite, M. Audran n'a donné que cette dernière pièce, plus les *Noce d'Olivette* et *Gillette de Narbonne*.

On lui réclame donc un quatrième ouvrage pour l'hiver prochain.

De son côté, M. Brasseur s'en tient aux termes du contrat signé avec M. Audran.

## Feuilleton de "l'Album Musical"

JUILLET 1883.—No 7.

## L'ABBE CONSTANTIN

## DEUXIEME PARTIE

V

—Lesquels deux ?

—Cherchez...

—Le prince Romanelli...

—Et d'un l... A l'autre l...

—M. de Montessan...

—Et de deux l... C'est cela même ; oui, ces deux-là seraient acceptables, mais seulement acceptables... et ce n'est pas assez.

Voilà pourquoi Bettina attendait avec une extrême impatience le jour du départ et de l'installation à Longueval. Elle se sentait un peu lasse de tant de plaisirs, de tant de succès, et de tant de demandes en mariage. Le tourbillon parisien, dès son arrivée, l'avait prise, et pour ne plus la lâcher. Pas une heure de halte ni de repos... Elle éprouvait le besoin d'être livrée à elle-même, à elle seule, pendant quelques jours, au moins, de se consulter et de s'interroger à loisir dans la pleine tranquillité et dans la pleine solitude de la campagne, de s'appartenir enfin...

Aussi Bettina était-elle toute guillerette et toute joyeuse, en montant, le 14 juin, à midi, dans le train qui devait la conduire à Longueval. Dès qu'elle se vit seule, dans un coupé, avec sa sœur :

—Ah ! s'écria-t-elle, que je suis contente ! Respirons un peu. En tête-à-tête avec vous pendant dix jours ! car les Norton et les Turner ne viennent que le 25, n'est-ce pas ?

—Oui, seulement le 25.

—Nous allons passer notre vie à cheval, en voiture, dans les bois, dans les champs. Dix jours de liberté ! Et pendant ces dix jours, plus d'amoureux ! plus d'amoureux ! Et tous ces amoureux, de quoi, mon Dieu, étaient-ils amoureux ? De moi ou de mon argent ? Le voilà le mystère, l'impénétrable mystère !

La machine siffla, le train s'ébranla lentement. Une idée un peu folle passa par la tête de Bettina, elle se pencha par la portière et s'écria, en accompagnant ses paroles d'un petit salut de la main :

—Adieu ! mes amoureux, adieu !

Puis elle se rejeta brusquement dans un coin du coupé, prise d'un accès de fou rire.

—Oh ! Suzie ! Suzie !

—Qu'est-ce qu'il y a ?

—Un homme avec un drapeau rouge à la main... Il m'a vue ! Il m'a entendue !... et il a eu l'air si étonné...

—Vous êtes si déraisonnable !

—Oui, c'est vrai d'avoir ainsi crié par la portière, mais pas d'être heureux de penser que nous allons vivre seules, toutes les deux, en garçons.

—Seules !... seules !... Pas tant que cela. Nous avons, pour commencer, deux personnes ce soir, à dîner.

—Ah ! c'est vrai... mais ces deux personnes-là, je ne serai pas du tout fâchée de les revoir... Oui, je serai très contente de revoir le vieux curé, et surtout le jeune officier...

—Comment ! surtout ?

—Certainement, parce que c'était si touchant ce que ce notaire de Souvigny nous a raconté l'autre jour, c'est si bien ce qu'il a fait ce grand artilleur, quand il était tout petit, si bien, si bien, si bien, que je chercherai ce soir une occasion de lui dire ce que j'en pense... et je la trouverai !

Puis Bettina, changeant brusquement le cours de la conversation :

—On a bien envoyé la dépêche télégraphique à Edwards hier pour les poneys ?

—Oui, hier, avant dîner...

—Oh ! vous me laisserez donc conduire jusqu'au château, cela m'amusera tant de traverser la ville et de faire une belle entrée arrondie, sans ralentir, dans la cour, devant le perron l... Dites... vous voulez bien ?

—Oui, oui, c'est entendu, vous conduirez les poneys.

—Ah ! que vous êtes gentille, ma Suzie !

Edwards, c'était le piqueur. Il était arrivé depuis trois jours au château pour l'installation des écuries et l'organisation du service. Il daigna venir lui-même au devant de Mme Scott et de miss Percival. Il amena les quatre poneys attelés sur le duc. Il attendait dans la cour de la gare, et en nombreuse compagnie. On peut dire que tout Souvigny était là. Le passage des poneys à travers la grande rue de la ville avait fait sensation. Les habitants s'étaient précipités hors de leurs maisons et s'interrogeant avidement.

—Qu'est-ce que c'est que cela ? se disaient-ils ; qu'est-ce que c'est que cela ?

Quelques personnes avaient hasardé cette opinion :

—Un cirque ambulans peut-être...

Mais de toutes parts on s'était récrié :

—Vous n'avez donc pas vu comme c'était tenu, et la voiture, et les harnais qui brillaient comme de l'or, et les petits chevaux avec leurs roses blanches de chaque côté de la tête !

La foule s'était entassée dans la cour de la gare, et les curieux alors avaient appris qu'ils allaient avoir l'honneur d'assister à l'arrivée des châtelaines de Longueval.

Il y eut un certain désenchantement quand les deux sœurs se montrèrent, fort jolies, mais fort simples dans leurs costumes de voyage. Ces braves gens s'attendaient un peu à l'apparition de deux princesses de féerie, vêtues de soie et de brocart, étincelantes de rubis et de diamants. Mais ils ouvrirent de grands yeux, quand ils virent Bettina faire lentement le tour des quatre poneys, en les caressant, l'un après l'autre, légèrement de la main et en examinant d'un air entendu les détails de l'attelage. Il ne déplaisait pas à Bettina, —force est bien de le reconnaître,—de faire un certain effet sur toute cette foule de bourgeois ébahis.

Sa petite revue passée, Bettina, sans trop se hâter, ôta ses longs gants de Suède et les remplaça par de gros gants de peau de daim pris dans la pochette du tablier de la voiture. Puis elle glissa en quelque sorte sur le siège, à la place d'Edwards, en recevant de lui les rênes et le fouet avec une extrême dextérité et sans que les chevaux, fort excités, eussent eu le temps de s'apercevoir du changement de main. Mme Scott s'assit à côté de sa sœur. Les poneys piétinaient, dansant, menaçaient de pointer.

—Mademoiselle fera attention, dit Edwards ; les poneys sont très en l'air aujourd'hui.

—N'ayez pas peur, répondit Bettina, je les connais...

Miss Percival avait la main à la fois très ferme, très légère et très juste. Elle tint les poneys pendant quelques instants, les forçant à se tenir bien à leur place dans le rang ; puis, enveloppant les deux chevaux de pointe d'une double et d'une longue ondulation de son fouet, elle enleva son petit attelage d'un seul coup, avec une incomparable virtuosité et sortit magistralement de la cour de la gare, au milieu d'un long murmure d'étonnement et d'admiration.

Le trot des quatre poneys sonnait sur les petits pavés pointés de Souvigny. Bettina, jusqu'à la sortie de la ville, leur fit garder une allure un peu serrée ; mais, dès qu'elle



aperçut devant elle deux kilomètres de grande route, sans montée ni descente, elle laissa les poneys se mettre progressivement dans leur train... et ils avaient un train d'enfer.

—Oh ! comme je suis heureuse, Suzie ! s'écria-t-elle... Allons-nous trotter et galoper toutes seules sur ces routes-là. Voulez-vous, Suzie, conduire les poneys ? C'est un tel plaisir quand on peut ainsi leur permettre de marcher ! ils sont si allants et si sages ! Tenez, prenez les rênes.

—Non, gardez-les ; cela m'amuse plus de vous voir vous amuser.

—Oh ! quant à m'amuser, je m'amuse ! J'aime tant cela.. mener à quatre, avec de l'espace pour courir !... A Paris, même le matin, je n'osais plus... on me regardait trop... cela me gênait... Et ici... personne !... personne !... personne !

Au moment où Bettina, déjà un peu grisée de grand air et de liberté, lançait triomphalement ces trois : " Personne ! personne ! personne ! " un cavalier se montrait, s'avançant, au pas, à la rencontre de la voiture.

C'était Paul de Lavardens... Il faisait là le guet depuis une heure pour avoir le plaisir de voir passer les Américaines.

—Vous vous trompez, dit Suzie à Bettina, voici quelqu'un.

—Un paysan... Ça ne compte pas, les paysans ; ça ne demande pas ma main.

—Ce n'est pas du tout un paysan. Regardez.

Paul de Lavardens, en passant à côté de la voiture, fit aux deux sœurs un salut de la plus haute correction et qui sentait tout à fait son Parisien.

Les poneys couraient si vite que la rencontre eut la rapidité d'un éclair. Bettina s'écria :

—Qu'est-ce que c'est que ce monsieur qui vient de nous saluer ?

—J'ai eu à peine le temps de le voir, mais il me semble bien que je le connais.

—Vous le connaissez ?

—Oui, et je parierais que je l'ai vu cet hiver chez moi.

—Mon Dieu ! serait-ce un des trente-quatre ? Est-ce que cela va encore recommencer ?

## VI

Ce même jour, à sept heures et demie, Jean venait chercher le curé au presbytère et tous deux prenaient la route du château.

Depuis un mois, une véritable armée d'ouvriers s'était emparée de Longueval ; les auberges et les cabarets du village faisaient fortune. D'immenses voitures de déménagement avaient apporté de Paris des cargaisons de meubles et de tapisseries. Quarante-huit heures avant l'arrivée de Mme Scott, Mlle Marbeau, la directrice de la poste, et Mme Lorimier, la maîtresse, s'étaient faufilees dans le château ; leurs récits faisaient tourner toutes les têtes. Les vieux meubles avaient disparu, relégués dans les combles ; on se promenait au milieu d'un véritable entassement de merveilles. Et les écuries ! et les remises ! Un train spécial avait amené de Paris, sous la haute surveillance d'Edwards, une dizaine de voitures, et quelles voitures ! une vingtaine de chevaux, et quels chevaux !

L'abbé Constantin croyait savoir ce que c'était que le luxe. Il dînait, une fois par an, chez son évêque, Mgr Foubéri, prélat aimable et riche, qui recevait assez largement. Le curé, jusqu'alors, avait pensé qu'il ne pouvait y avoir rien au monde de plus somptueux que le palais épiscopal de Souvigny, que les châteaux de Lavardens et de Longueval. Il commençait à comprendre, d'après ce qu'il entendait dire des splendeurs nouvelles de Longueval, que le luxe des grandes maisons d'aujourd'hui devait dépasser singulièrement le luxe sérieux et sévère des vieilles maisons d'autrefois.

\* Dès que le curé et Jean eurent fait quelques pas dans

l'allée du parc qui conduisait au château :

—Regarde, Jean, dit le curé, quel changement ! Toute cette partie du parc était laissée à l'abandon... et voilà que tout est sablé, ratissé... Je ne vais plus me sentir ici chez moi comme autrefois... Ça va être un peu beau ! Je ne vais plus retrouver mon vieux fauteuil de velours marron, où il m'arrivait si souvent de m'endormir après dîner. Et si je m'endors ce soir, que deviendrai-je ? Tu feras attention, Jean... Si tu vois que je commence à m'engourdir, tu t'approcheras de moi et tu me pinceras un peu au bras, par derrière. Tu me le promets ?

—Oui, mon parrain, je vous le promets.

Jean ne prêtait qu'une attention médiocre aux discours du curé. Il se sentait une extrême impatience de revoir Mme Scott et miss Percival ; mais cette impatience était mêlée d'une très vive inquiétude. Allait-il les retrouver dans le grand salon de Longueval, telles qu'il les avait vues dans la petite salle à manger du presbytère ? Peut-être, au lieu de ces deux femmes si parfaitement simples et familières, s'amusant de cette dînette improvisée, et qui, dès le premier jour, l'avaient accueilli avec tant de grâce et de familiarité peut-être allait-il retrouver deux jolies Jupées mondaines, élégantes, froides et correctes. Son impression première allait-elle s'effacer?... disparaître ? Allait-elle, au contraire, se faire en son cœur plus douce et plus profonde encore ?

Ils montèrent les six marches du perron et furent reçus dans le vestibule par deux grands valets de pied de l'air le plus digne et le plus imposant. Ce vestibule, autrefois, était une immense pièce glaciale et nue dans ses murs de pierre ; ces murs, aujourd'hui, étaient recouverts d'admirables tapisseries qui représentaient des sujets mythologiques.

L'un des valets de pied ouvrit à deux battants la porte du grand salon. C'était là que, d'ordinaire, se tenait la vieille marquise, à droite de la haute cheminée, et à gauche se trouvait le fauteuil marron. Plus de fauteuil marron ! Le vieux meuble de l'empire, qui était le fond de l'arrangement du salon, avait été remplacé par un merveilleux meuble de tapisserie de la fin du siècle dernier. Puis un tas de petits fauteuils et de petits poufs, de toutes les couleurs et de toutes les formes, étaient jetés çà et là, avec une apparence de désordre qui était le comble de l'art.

Mme Scott, en voyant entrer le curé et Jean, se leva et allant à leur rencontre ;

—Que vous êtes aimable, dit-elle, monsieur le curé, d'être venu... et vous aussi, monsieur, et que je suis contente de vous revoir, vous, mes premiers, mes seuls amis dans ce pays !

Jean respira. C'était bien la même femme.

—Voulez-vous me permettre, ajouta Mme Scott, de vous présenter mes enfants ?... Harry et Bella, venez.

Harry était un très gentil petit garçon de six ans et Bella une très jolie petite fille de cinq ans ; ils avaient les grands yeux noirs de leur mère et ses cheveux dorés.

Après que le curé eut embrassé les deux enfants, Harry, qui regardait avec admiration l'uniforme de Jean, dit à sa mère :

—Et le militaire, maman, faut-il l'embrasser aussi, le militaire ?

—Si vous voulez, répondit Mme Scott, et s'il le veut bien.

Les deux enfants étaient, une minute après, installés sur les genoux de Jean et l'accablaient de questions.

—Vous êtes officier ?

—Oui, je suis officier.

—Dans quoi ?

—Dans l'artillerie.

—Les artilleurs... c'est ceux qui tirent le canon... Oh ! que ça m'amuserait d'entendre tirer le canon et d'être tout près !

Vous nous emmènerez un jour quand on tirera, le canon, dites, voulez-vous ?



Mme Scott, pendant ce temps, causait avec le curé, et Jean, tout en répondant aux questions des enfants, regardait Mme Scott. Elle avait une robe de mousseline blanche, mais la mousseline disparaissait sous une véritable avalanche de petits volants de valenciennes. Comme parure, une rose rouge fixée dans les cheveux par une agrafe de diamants, rien de plus.

Mme Scott s'aperçut tout à coup que Jean était occupé militairement par ses deux enfants :

Oh ! comme je vous demande pardon, monsieur !... Harry !... Bella !

—Je vous en prie, madame, laissez-les-moi.

—Et comme je suis contrariée de vous faire dîner si tard ! Ma sœur n'est pas encore descendue. Ah ! la voici.

Bettina fit son entrée. La même robe de mousseline blanche, le même petit fouillis de dentelles, la même rose rouge, la même grâce, la même beauté, et le même accueil riant, aimable, ouvert.

—Je suis votre servante, monsieur le curé. M'avez-vous pardonné mon horrible indiscretion de l'autre jour !

Puis, se tournant vers Jean et lui tendant la main :

—Bonjour, monsieur... monsieur... Bon ! voilà que je ne rappelle plus votre nom... et cependant il me semble que nous sommes déjà de vieux amis... Monsieur ?...

—Jean Reynaud.

—Jean Reynaud... c'est cela. Bonjour, monsieur Reynaud !... mais je vous en prévins loyalement, quand nous serons tout à fait de vieux amis, dans une huitaine de jours, je vous appellerai monsieur Jean... C'est un joli nom, Jean. On annonça le dîner. Les gouvernantes vinrent chercher les enfants. Mme Scott prit le bras du curé, Bettina le bras de Jean... Jusqu'au moment de l'apparition de Bettina, Jean s'était dit : " La plus jolie, c'est Mme Scott ! " Quand il vit la petite main de Bettina se glisser sous son bras et quand elle tourna vers lui son délicieux visage, il se dit : " La plus jolie, c'est miss Percival ! " Mais il retomba dans ses perplexités quand il fut assis entre les deux sœurs. S'il regardait à droite, c'est ce que c'est là qu'il se sentait menacé de devenir amoureux... et s'il regardait à gauche, le danger se déplaçait tout aussitôt et passait à gauche.

La conversation s'engagea, facile, animée, confiante... Les deux sœurs étaient ravies. Elles avaient déjà fait une promenade à pied, dans le parc. Elles se promettaient de faire, le lendemain, une longue promenade à cheval, dans la forêt. Monter à cheval, c'était leur passion, leur folie ! Et c'était aussi la passion de Jean, si bien qu'au bout d'un quart d'heure, on le priait d'être de cette promenade du lendemain. Il acceptait avec joie. Personne, mieux que lui, ne connaissait les environs : c'était son pays. Il serait si heureux de leur en faire les honneurs et de leur montrer une foule de petits endroits ravissants que jamais, sans lui, elles ne sauraient découvrir !

—Vous montez tous les jours à cheval ? lui demanda Bettina.

—Tous les jours et généralement deux fois. Le matin pour mon service et le soir pour mon plaisir.

—De bonne heure le matin ?

—A cinq heures et demie...

—A cinq heures et demie, tous les matins ?

—Oui, le dimanche excepté.

—Alors, vous vous levez ?...

—A quatre heures et demie.

—Et il fait jour ?

—Oh ! en ce moment, grand jour.

—Se lever tous les jours à quatre heures et demie, c'est admirable... Nous finissons notre journée, bien souvent, à l'heure où vous commencez. Et vous l'aimez, votre métier ?

—Beaucoup, mademoiselle. Cela est si bon d'avoir son existence toute droite devant soi, avec des devoirs bien nets et bien définis !

—Cependant, dit Mme Scott, ne pas être son maître,

avoir toujours à obéir !...

—C'est là peut-être ce que j'aime le mieux. Il n'y a rien de plus facile que d'obéir... et puis, apprendre à obéir, c'est la seule façon de commander.

—Ah ! ce que vous dites-là, comme cela doit être vrai !

—Oui, sans doute, continua le curé, mais ce qu'il ne vous dit pas, c'est qu'il est l'officier le plus distingué de son régiment, c'est que...

—Mon parrain, je vous en prie...

Le curé, malgré la résistance de Jean, allait se lancer dans le panégyrique de son filleul, quand Bettina, intervenant :

—C'est inutile, monsieur le curé, ne dites rien... Tout ce que vous diriez, nous le savons. Nous avons eu l'indiscrétion de prendre des renseignements sur monsieur... Oh ! j'ai failli dire monsieur Jean... sur monsieur Reynaud... Eh bien ! ils ont été admirables, les renseignements !

—Je serais curieux de savoir, dit Jean.

Rien... rien, vous ne saurez rien. Je ne veux pas vous faire rougir, et vous seriez obligé de rougir.

Puis se tournant vers le curé :

—Mais sur vous aussi, monsieur le curé, nous avons eu des renseignements. Il paraît que vous êtes un saint...

—Oh ! quant à cela, c'est bien vrai, s'écria Jean.

Ce fut le curé, cette fois, qui coupa court à l'éloquence de Jean. Le dîner était sur le point de finir. Ce dîner, le vieux prêtre ne l'avait pas traversé sans bien des émotions. A plusieurs reprises, on lui avait présenté des constructions savantes et compliquées, sur lesquelles il n'avait osé porter qu'une main tremblante ; il avait peur de tout voir s'écrouler : les châteaux branlants de gelée, les pyramides de truffes, les forteresses de crème, les bastions de pâtisseries, les rochers de glace. L'abbé Constantin dina, d'ailleurs de grand appétit.

Le café était servi sur la terrasse, devant le château ; on entendait au loin le son un peu fêlé de la vieille horloge du village qui sonnait neuf heures. Les prés et les bois s'endormaient. Le parc ne gardait plus que de longues lignes indécises et ondulantes. La lune, lentement, émergeait de la cime des grands arbres.

Bettina prit sur la table une boîte de cigares.

—Fumez-vous ? dit-elle à Jean.

—Oui, mademoiselle.

—Prenez alors, monsieur Jean... Tant pis, je l'ai dit... Prenez... Mais non... écoutez d'abord.

Et, parlant à demi-voix, tout en lui présentant la boîte de cigares :

—Il fait nuit, maintenant, vous pourrez rougir tout à votre aise. Je vais vous dire ce que je ne vous ai pas dit tout à l'heure, à table. Un vieux notaire de Souvigny, qui a été votre tuteur, est venu voir ma sœur à Paris pour le paiement du château. Il nous a raconté ce que vous avez fait, après la mort de votre père, quand vous n'étiez qu'un enfant, ce que vous avez fait pour cette pauvre mère et pour cette pauvre fille. Nous avons été très attendries de cela, ma sœur et moi.

—Oui, monsieur, continua Mme Scott, et c'est pour cela que nous vous avons reçu aujourd'hui avec un tel plaisir. Nous n'aurions pas fait à tout le monde le même accueil, vous pouvez en être persuadé. Eh bien ! prenez votre cigare, maintenant ; ma sœur est là qui attend.

Jean ne trouva pas une parole à répondre. Bettina était là, plantée devant lui, avec la boîte de cigares dans ses deux mains, les yeux fixés franchement sur le visage de Jean. Elle goûtait ce plaisir réel et très vif qui peut se traduire par cette phrase :

—Il me semble que je regarde un brave garçon.

—Et maintenant, dit Mme Scott, asseyons-nous là, devant cette nuit charmante. Prenez votre café... Fumez...

LUDOVIC HALEVY.

(A suivre)